

# L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait  
vaut mieux que le désordre.

### TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste . . . . .	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne . . . . .	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud . . . . .	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays . . . . .	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-  
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au  
pair à Montréal.

Première année—No 25

Le numéro: 5 sous

Montréal, lundi 9 avril 1934

## Belles opérations

Au cours de négociations qui viennent d'avoir lieu entre la Suède et les Soviets, les Russes ont déclaré avoir l'intention de remplacer le système actuel des crédits commerciaux par un système de crédits financiers à longue échéance. Des pourparlers ont été entamés avec plusieurs pays en vue d'obtenir des crédits pour financer les importations vers l'U. R. S. S.

L'U. R. S. S. a remis à la Trésorerie suédoise des bons pour un montant de 100 millions en huit échéances, dont quatre après le 8 juillet 1940. Le taux de l'intérêt est de 5%. Le montant de l'emprunt sera inscrit au budget suédois du prochain exercice. L'argent nécessaire sera fourni par un emprunt d'état.

Ainsi, — dit le journal qui nous apprend cette nouvelle, — les Soviets achètent à la condition que le vendeur leur prête, et à longue échéance, l'argent pour payer leurs achats!

Mais c'est précisément ce système qui a permis à la Russie de se remettre sur pied — à la Russie qui venait de répudier sa colossale dette nationale et ses dettes privées, de confisquer les biens matériels et les capitaux possédés chez elle par l'étranger, et qui, à cet instant même, jurait de ruiner les économies capitalistes des autres pays.

Voilà, assurément, un pays à qui l'on peut témoigner de la confiance!

Que fait, en somme, le gouvernement suédois? Pour permettre à un certain nombre de ses sujets de vendre à la Russie, il emprunte à d'autres de ses ressortissants le prix des achats russes, que les Soviets ni lui-même ne rembourseront peut-être jamais.

Cela rappelle le brillant marché conclu par le Canada avec la Roumanie après la guerre.

La Roumanie avait besoin de machines agricoles et l'Union Massey-Harris en avait à vendre. Mais la Roumanie n'avait pas d'argent. Le gouvernement canadien de l'époque, dominé par un patriotisme tout « unioniste », lui prêta 25 millions de dollars, qu'il emprunta lui-même au bon peuple de notre pays et qu'il versa tout de

suite — sans court circuit, espérons-le, — dans la caisse des Industriels intéressés. Les négociations entre les deux gouvernements furent conduites par un homme éminemment désintéressé: M. Frank Harris, de la maison Massey-Harris.

Les avantages de l'opération pour le Canada nous furent surabondamment expliqués, à Léon Trépanier et à moi, par M. Bratiano, alors président du Conseil des ministres de Roumanie, qui, par une singulière coïncidence, avait la parole onctueuse et le regard froid de notre ancien ministre William Pugsley, roi des « fixers » politiques de son temps. Nous étions là comme journalistes « officiels », lui à titre professionnel, moi à titre bénévole, mais pour une raison quelconque le bureau britannique de la presse ne jugea pas à propos d'expédier la dépêche où nous rendions compte de notre entretien.

La fin de l'histoire, c'est que la Roumanie doit encore, avec intérêt, plus de 24 millions au gouvernement canadien, qui les doit à ses « cochons de payants ». Naturellement, la Roumanie et la firme Massey-Harris ont profité du marché.

Olivar ASSELIN

P. S. — Cet article nous est inspiré par un projet de loi américain aux termes duquel le marché financier des Etats-Unis serait fermé aux Etats étrangers ayant déjà des dettes en souffrance dans ce pays.

Les Soviets avaient, paraît-il, beaucoup de marchandises à acheter aux Etats-Unis: il suffisait que ceux-ci leur prêtassent l'argent nécessaire... On cable maintenant de Moscou que faute d'un prêt les relations commerciales entre les deux pays resteront presque inexistantes. La Russie doit aujourd'hui quelque \$187,000,000 aux Etats-Unis, pour une avance faite au gouvernement de Kérensky; avec la moralité qui leur est propre, les Soviets répudient cette dette, sous prétexte qu'elle n'a pas été contractée par eux.

Ils ont aussi une réclamation contre Washington pour l'occupation de Mourmaok (sur l'Océan Glacial) après la Révolution.

Ol. A.

## Les prix d'Action intellectuelle

L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française a, comme elle dit, couronné les lauréats de ses prix annuels d'action intellectuelle. Nous avons publié, samedi, la liste des huit « moins de trente-cinq ans » qui se sont partagés les quatre cents dollars recueillis par l'association. Cela fait huit prix de cinquante dollars au lieu des dix prix habituels de cent dollars. On aura remarqué que les jurys n'ont récompensé aucune œuvre de littérature ou de poésie, et l'on se sera demandé si les jurés, qui jusqu'ici semblaient se croire obligés de décerner tous les prix, se sont vraiment avisés de la médiocrité des œuvres présentées ou s'ils ont voulu laisser chaque bourse un peu plus ronde en se montrant un peu plus sévères.

D'autres que moi l'ont déjà écrit: mille dollars divisés en dix bourses, cela faisait trop de prix pour la valeur de notre production intellectuelle de chaque année, et cela faisait trop peu à chaque lauréat pour constituer un encouragement réel, pratique et efficace à la production d'œuvres de valeur. Si la somme des prix baisse encore l'an prochain et s'il y a un candidat sérieux dans chaque catégorie, chaque lauréat recevra à peine assez d'argent pour compenser les frais de dactylographie et autres frais accessoires encourus pour présenter au concours le nombre requis d'exemplaires de son travail. Un seul prix de quatre ou cinq cents dollars, donné à un seul candidat, au meilleur travail, à condition qu'il le mérite — quitte à réserver le prix pour une autre année, s'il le faut, — ce seul prix constituerait vraiment un geste d'action intellectuelle et stimulerait davantage la vie de l'esprit au Canada français. Il s'ajouterait au stimulant des prix David et créerait une émulation chez les jeunes, car ces récompenses annuelles vaudraient qu'on se donne la peine de les mériter. Il faudrait naturellement que le titulaire de l'une de ces récompenses ne fût pas admissible à l'autre.

D'autres que moi — M. Asselin en est un, si j'ai bonne mémoire — ont déjà fait des suggestions analogues et je crois qu'il faudra en venir là si l'on ne veut pas que les prix d'action intellectuelle de l'Association de la jeunesse deviennent un simple honneur et reste un encouragement plutôt platonique au travail de la pensée. L'idée vaut sans

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

## CECI, CELA ET AUTRE CHOSE

### La traduction à Ottawa.

Nous ne savons si la nouvelle organisation, de la traduction est maintenant en vigueur dans les services fédéraux: il se peut que l'ancien régime fonctionne encore. Dans ce cas, la preuve serait faite que la réforme votée par les Chambres par raison budgétaire se justifie aussi par les besoins de la presse d'information.

Le dernier discours de M. Bourassa nous avait paru contenir des choses excellentes et un certain nombre d'autres qui appelaient tout au plus quelques réserves. De toute façon il tranchait sur la banalité ordinaire de la discussion parlementaire. Nous priâmes d'urgence un des hauts fonctionnaires de la Chambre des Communes (qui, nous le savons, ne demande qu'à nous être agréable) de vouloir bien nous en adresser la version française. M. Bourassa ayant parlé en anglais, il nous fallait attendre la traduction; elle nous est arrivée plus de huit jours après, alors qu'elle ne présentait plus aucun caractère d'actualité.

Avec de pareils moyens d'information sur la pensée et l'action de ses députés, rien de surprenant que le Canada français s'abrutisse dans l'esprit de parti.

Quant à la réforme proposée, qu'elle ait ou non, en soi, sa raison d'être, il est à craindre que, comme toute législation intéressant particulièrement le Canada français et qui ne vise pas uniquement à diminuer son influence dans la Confédération, elle soit appliquée dans l'esprit le plus mesquin et le plus francophobe.

Ol. A.

### Choisissez celui qui vous détroussera.

M. Houde, sorti de l'hôtel-de-ville avec 50,000 dollars qu'il n'avait pas en y entrant, se vante aujourd'hui d'être à découvert de 1,500 dollars à la banque. S'il est élu de nouveau à la mairie, il aura récupéré dans deux ans ce qu'il a perdu à contester les dernières élections provinciales. M. Plante, d'autre part, fait sa campagne à même la caisse électorale de son parti: il n'a pas de fortune personnelle, sauf le revenu de sa profession. C'est selon toute apparence un homme honnête. Un fait est certain: c'est que ni lui ni M. Houde ne pourra remettre en état les finances municipales. Dans ces conditions, votre droit de vote, mon cher concitoyen, ce sera votre privilège de choisir, entre deux larrons, celui qui retournera vos poches. Vous avez écouté ce petit farceur de Gaspard Fautoux qui s'écriait: « Avant d'imposer à Montréal une commission administrative, on marchera sur nos cadavres. » Nos cadavres, mon cher concitoyen, c'est le vôtre.

Vous avez écouté le pied de M. Dupire qui philosophait au Devoir sur l'autonomie de la Ville. Eh bien, vous l'avez, le droit d'être vos administrateurs: servez-vous-en! Houde, Plante, Lavery-Armand-Ménard-Lalanne, les quatre Marx Brochers de cette farce, sans omettre Pierre Desrosiers, le conquérant de M. Patenaude: élisez l'un ou l'autre. Peu importe que ce soit un sot ou un fripon, pourvu que vous remplissiez votre devoir « sacré » de citoyen. — L. P.

### La lutte contre la bêtise.

Elle est engagée sur toute la ligne, mais cela ne se passe malheureusement pas au Canada. Le gouvernement allemand peut avoir lancé dans le public quelques théories pseudo-scientifiques, question d'entraîner la population derrière lui, mais il lui sera beaucoup pardonné s'il persévère dans la voie où il semble s'être engagé. D'ordre de Berlin, la publication de cet incommensurable roman-feuilleton en huit cent mille parties, *Tarzan*, cette grotesque copie américaine du merveilleux *Livre de la Jungle* de Kipling, sera désormais interdite dans toute l'étendue de l'Empire. La lutte contre la bêtise, quand donc l'organiserait-on dans les pays civilisés? Faut-il

## LEURS HOMMAGES



LES CANDIDATS. — Peut-être demain seras-tu notre valet, mais aujourd'hui, nous te saluons bien bas, ô notre roi!

## La conférence Un pas de clerc de l'Italie

C'est le propre des gouvernements anglo-saxons de vouloir tout réglementer. Le parlement passe une loi; on croit le problème résolu. Le temps et la concurrence font leur œuvre; le peuple s'imagina ensuite que la loi est la cause du progrès. Ce n'est pas que nous méprisions tout essai de réglementation, et que nous prisions la politique du « laissez-faire »; seulement, il est des problèmes que des ententes ne peuvent résoudre, mais seules la coopération réelle et la bonne entente. Le problème du blé est de ceux-là.

L'an passé, les pays grands producteurs de blé signèrent des accords à Londres. On préconisait la réduction des emblavures, la fixation d'un prix minimum, etc. De la sorte, croyait-on, le prix du blé se maintiendrait à un dollar le boisseau. La réalité est aujourd'hui tout autre: le blé cote 67 sous le boisseau à Winnipeg, et 89 sous à Chicago. La conférence du blé, qui siège actuellement à Rome, reconnaît la faillite des accords de Londres. Elle n'en préconise pas moins de nouvelles mesures, sensiblement les mêmes que l'an passé: réduction des emblavures, prix minimum, abolition de l'aide gouvernementale aux producteurs de blé (qu'en pense M. Bonnet?), création de nouveaux débouchés, etc. Cette dernière proposition nous paraît la seule praticable; or l'Institut de Rome suffirait à cette tâche.

On a vainement tenté, il y a quelques années, de restreindre la production du caoutchouc et de l'étain; le même insuccès, pour les mêmes raisons, attend tout accord sur le blé. La seule restriction des emblavures entraîne des difficultés intérieures incalculables, pour les pays qui s'y engagent. Au Canada, pareille mesure aura des répercussions sur les chemins de fer, peut-être même sur les problèmes de l'immigration. Les plaines de l'Ouest jouissent d'un climat éminemment propice à la culture de certains blés; les terres sont divisées en planches ou sections et nos fermiers sont outillés pour la production diversifiée.

D'un autre côté, il est pratiquement impossible d'équilibrer le marché mondial du blé. Le commerce de cette céréale s'élevé à des millions de dollars. Les récoltes ne sont pas sûres; l'Argentine et la Russie nous en fournissent la preuve cette année. Les pays signataires se conforment plus ou moins à ces accords tapageurs.

La conférence de Rome, comme celle de Londres, aura pour premier effet de provoquer la hausse momentanée des prix, dont profiteront les spéculateurs. Comme effet durable, tout au plus découvrira-t-elle quelques nouveaux débouchés. Pour cela, il n'était pas nécessaire de convoquer une dizaine de pays.

Dollard DANSEREAU

Outre la satisfaction que vous obtenez à fumer les cigarettes Roxy, « douces comme de la soie », chaque paquet contient des cartes « Mains de Bridges », échangeables pour de jolies primes de première qualité. Les cigarettes Roxy sont manufacturées par L. O. Grothe Limited, maison canadienne et indépendante. (r-b)

## La contrebande au pays

L'Office des débouchés commerciaux exercera la plénitude des pouvoirs conférés par la loi, sauf ceux du cabinet fédéral. La loi prévoit aussi l'organisation de commissions provinciales et de syndicats de producteurs. Les commissions, dont les membres seront nommés par leur gouvernement respectif, conserveront leur juridiction absolue sur la production des matières premières consommées entièrement dans les limites de la province. Ils n'exercent que la juridiction des syndicats de producteurs sur les matières exportables non seulement à l'étranger, mais dans une autre province. Ces syndicats, composés de producteurs unis au gré de leurs intérêts, reçoivent leur autorité de l'O.D.C.; ils jouissent des droits et privilèges que le tout-puissant Office veut bien leur concéder.

Les anciennes provinces françaises prélevaient des droits sur toute denrée qui pénétrait chez elles, sans excepter les produits du pays même. C'est presque un décalque de ce régime que la loi des débouchés commerciaux va imposer au Canada. Il était impossible de réglementer efficacement la production des matières premières dans le pays tout entier sans en arriver là. Quand elle aura pour objet d'entraver le commerce interprovincial, cette réglementation sera une invite à la contrebande intérieure. Je suppose que, cette année, la récolte des pommes soit exceptionnellement bonne dans l'Ontario: comment empêcher les gens de Hull ou de Montréal de s'approvisionner sur le marché ontarien? On peut à peine restreindre les exportations du pays à l'étranger; il est pratiquement impossible de prohiber le commerce entre provinces. Sous l'ancien régime, en France, les entraves à la circulation intérieure des denrées excitaient le mécontentement, favorisèrent la contrebande. Bien plus, dans les limites géographiques prescri-

L'Italie vient de tenter, sous des prétextes économiques, la création d'un bloc politique dirigé aussi bien contre l'Allemagne que contre la France et la Petite Entente. Pour hardie qu'elle soit, cette tentative ne peut résoudre d'une façon durable les problèmes d'une Europe centrale, devenue le champ de bataille des intérêts allemands et italiens.

Si l'on envisage le traité de Rome au point de vue économique, on y constate deux points faibles: 1° l'alliance italo-austro-hongroise risque de soulever de nouveaux conflits, les accords en vigueur interdisant à l'Autriche d'aliéner son indépendance économique en concluant une entente exclusive avec un Etat déterminé; 2° une association des trois puissances ne résoudra aucunement les difficultés de l'Autriche et de la Hongrie, en raison des divergences d'intérêt entre ces deux pays, dont les économies ne sont pas réellement complémentaires.

Si l'on passe au domaine politique, on comprend facilement les réactions enregistrées par la presse étrangère. Une amélioration des relations entre Etats successeurs était très souhaitable, surtout en face d'une menace hitlérienne grandissante. Autre chose est de tenter un protectorat à peine déguisé, destiné à faire pendre à la Petite Entente, élément d'équilibre loin d'être négligeable, mais qui n'a cependant jamais eu la faveur des dirigeants de Rome. La marche allemande vers le sud a fourni un prétexte à l'expansion italienne dans une fausse direction, surtout après les déclarations communes des chancelleries de Paris, de Londres et de Rome, sur la nécessité de maintenir l'indépendance de l'Autriche. Un moment, on a pu croire à un rapprochement de l'Italie vers la France et la Petite Entente. Ce rapprochement aurait été très utile, sans doute, mais depuis la dernière manœuvre italienne, il semble plus difficile à réaliser que jamais.

Le traité italo-austro-hongrois soulève un problème européen, comme l'a fait si bien remarquer M. Benès, ministre des affaires étrangères de Tchécoslovaquie. La prédominance de Rome est aussi importante aux yeux de la Petite Entente, que pourrait l'être celle d'une Autriche habsbourgeoise dans le cadre d'une confédération danubienne, créée sur le modèle mouslinien. Ces deux prédominances sont aussi inacceptables l'une que l'autre.

Ainsi donc se justifie ce mouvement hostile des petites nations envers les grandes. La création d'un bloc fasciste sous l'égide de Rome a eu sa contre-partie dans le resserrement des liens de la Petite Entente.

Si la menace de ce bloc se fait trop dangereuse, on peut craindre de voir Prague, Belgrade et Bucarest se détourner d'une France conciliante pour aller, en désespoir de cause, soit vers l'Allemagne, soit vers la Russie.

La manœuvre pour arrêter la marche allemande vers le Danube et l'Adriatique risque de donner des résultats négatifs. Elle pourrait même faciliter les plans de l'Allemagne, étant donnée l'attraction qu'exercera toujours la Germanie sur l'Autriche, et, à un degré moindre, sur la Hongrie.

André BOWMAN

## Nationalité... relative

Interviewé quant à sa situation présente, le célèbre savant Einstein a répondu, rapporte Cadet Rousselle:

— Situation fort compliquée... Si mes théories se vérifient, les nazis m'annexeront; ils me proclameront grand Allemand, pur Aryan; les Anglo-Saxons, pour me faire plaisir, me révéleront comme juif. Tout ira bien... Mais si, par contre, dans l'état actuel de la science, mes théories s'affirment encore « relatives », eh bien! je n'y coupe pas. Pour les nazis, je serai un juif... Et pour les Anglo-Saxons, un Allemand...

« Quel métier! » conclut le pauvre Einstein.

## Tout hôtel soucieux de plaire à ses clients s'abonne à l'«Ordre».

tes par l'O.D.C., les syndicats de producteurs bien vus du pouvoir régleront l'importation ou l'exportation de tel ou tel produit: c'est le comble.

Les relations commerciales sont trop complexes, notre constitution donne prise à des conflits de loix trop nombreux pour que le Canada s'embarrasse encore d'une machine telle que l'O.D.C. La politique s'y mêlant, ce sera une source continue d'abus dont nous ferons les frais, à la fois comme citoyens et comme consommateurs.

Dollard DANSEREAU

# De Paris au lac Quinipègue en 1837

Manuscrit inédit de Pierre-Louis Morin d'Equilly, membre de la Société de Géographie, Chevalier de l'Ordre du Lys, Chef du Service du Cadastre du Canada. Revu et annoté par son petit-fils, avec une notice biographique.

Des Mémoires de la Société Royale du Canada. Publié avec la permission de M. Paul Morin.

II

Le 1er mai, M. Dubois recevait une lettre de Londres, lui mandant que le passage demandé par l'évêque de Saint-Boniface pour M. Morin d'Equilly était accordé par l'Honorable Compagnie, et que ce Monsieur eut à se trouver à Londres dans les derniers jours de mai. Cette bonne nouvelle me causa un vif plaisir et j'écrivis immédiatement à mes parents, et à mes amis de Paris et de Chartres, que j'allais quitter la France pour l'Angleterre et que, de Londres, je me rendrais bien loin dans une mission située près des bords du lac Quinipègue, dans le centre de l'Amérique Britannique du Nord, pays hyperboréen.

(1836) Le 6 mai, muni d'un passeport du Ministère des Affaires Étrangères (Thiers en était alors ministre), je pris, rue de Boulogne, place dans la diligence de Paris à Calais. Je traversai Amiens la nuit, et arrivai à Calais le 7, ayant fait 272 kilomètres en 20 heures, en passant par Abbeville, fort irrégulièrement construite, Montreuil, défendue par sa citadelle, et Boulogne, jolie ville en partie peuplée par des Anglais dont la plupart sont des banqueroutiers. Calais est fortifié et possède plusieurs édifices remarquables et un grand nombre d'établissements consacrés au culte, à l'administration, à l'instruction, aux beaux-arts et à la bienfaisance. J'eus le plaisir, à l'hôtel où j'étais descendu, d'y rencontrer un vieil ami, Antoine de Silard, officier de marine.

Le 8 mai 1836, je disais adieu à la France et, à midi, j'étais sur le pont du vapeur qui devait me déposer à Douvres. Malgré une mer très agitée, nous ne mîmes que quelques heures à traverser le Pas de Calais, qui a 34 kilomètres de largeur, et je fus exempté de payer au vieux Neptune le tribut que chacun lui doit lorsqu'on se hasarde sur son domaine... A bord du vapeur le Commerce se trouvaient quelques hautes personnes, entre autres une Altesse Royale... et j'appris du commandant que cette Altesse avait été obligée de quitter la France pour cause de défaut de forme vis-à-vis le gouvernement du roi-citoyen.

Ayant fait la traversée avec un jeune officier français, nous nous entendîmes, lui et moi, pour descendre à la même auberge, où nous fûmes reçus avec beaucoup de politesse. Le lendemain, 9 mai, après avoir pris congé de mon aimable compagnon, je quittais Douvres pour Londres, monté dans un stage, espèce de diligence ouverte à tous vents. Je traversai le beau et riche comté de Kent et, à 25 kilomètres de Douvres, la pittoresque Cantorbéry, capitale de ce comté, ville très ancienne, où Ethelbert, le premier roi de l'heptarchie saxonne qui ait embrassé le christianisme, fonda un siège épiscopal. Après un bon repas, où je fis connaissance d'une bière excellente nommée pale ale, je laissai l'uberge de la Tête-Noire et continuai ma route vers Rochester, où j'arrivai un peu fatigué.

A 9 heures du soir, le stage me déposait à Londres, au bureau des Messageries. Ne sachant que peu d'anglais, mon anxiété était grande, mais un honnête cocher de cabriolet me tira bientôt de cette situation périlleuse et, après 35 minutes de courses à travers de petites et grandes rues désertes à cette heure, me conduisit au New Road, où demeurait M. de la Porte. Ce bon abbé me reçut fort aimablement, me servit un en-cas arrosé d'un excellent Madère et, après trente minutes d'entretien avec ce vénérable prêtre, je me retirai pour faire un somme qui dura neuf heures sans interruption.

Le lendemain, à déjeuner, je fis présenté à la comtesse de Préville, noble personne qui demeure chez M. de la Porte. Elle a été dame d'honneur de S. A. la duchesse d'Angoulême, lorsque cette illustre fille de Louis XVI se réfugia en Angleterre. Tous les soirs, M. de la Porte reçoit dans ses petits salons. On y voit le roi d'Espagne, Charles, toujours accompagné de ses valets espagnols, français et anglais. Je m'intéressai particulièrement au marquis de Saint-Aubin, ingambe jeune homme de 84 ans, nouvellement marié à une miss de 25 printemps. Il fallait donc, chaque soir, être tout de noir habillé, me friser, me poudrer, et me chatouiller agréablement le menton d'un jabot fin. Le contenu de ma malle n'était pas cossu, mais je réussis à satisfaire le protocole établi par madame de Préville, et je fis à haute voix, avec assez d'assurance, la lecture de la Gazette de France, de la Quotidienne, et du Journal des Débats et de la Mode, gazette spirituelle et très satirique, publiée sous le patronage de la duchesse de Berri.

Ma première visite, accompagnée de M. de la Porte, fut chez ce M. Smith, secrétaire de la Compagnie de la Baie d'Hudson. J'appris de lui que les vaisseaux de cette Compagnie faisaient maintenant voile de Gravesend et que j'occuperais, à bord l'Aigle, une cabine qui avait été préparée pour le fils du président de la Compagnie, dont le voyage était différé pour cause de maladie. La flottille de la Compagnie est composée de quatre vaisseaux: le Wales, commandant Walker, le Rupert, commandant Baker, l'Aigle, capitaine Humphreys, et l'Esquimaud, capitaine Butterwick. Stationnés à Gravesend, ils doivent tous quatre lever l'ancre le 2 juin, pour se rendre à Stromness, petit port des Orcades.

Pendant ma visite aux bureaux de la Compagnie, j'eus l'avantage de faire la connaissance du capitaine Sir George Cary, fils d'un évêque irlandais, ci-devant officier dans l'armée anglaise, et qui assista à la bataille de Toulouse, le 10 avril 1814. A cette époque, il vint habiter à Bordeaux, où il épousa une Anglaise née dans cette ville.

Je restai vingt-cinq jours dans la capitale de l'Angleterre, et j'employai ce temps à visiter ce que cette immense ville présente de curieux et d'intéressant. Le 1er juin arrivé, je fis mes adieux à M. de la Porte et à Madame de Préville, leur disant que je me rendais à Paris.

Le procédé Daman Asphalt permet la construction de routes modèles, à la fois durables et plastiques. Le Daman-Asphalt a fait ses preuves dans le monde entier. Son emploi est des plus économiques. (r-2)

exprimant ma gratitude pour les bienfaits que j'avais reçus d'eux (1) pendant mon séjour à Londres. M. de la Porte voulut bien m'accompagner jusqu'à l'embarcadere, où nous fîmes la connaissance de toutes les personnes qui se rendaient à la factorie de York. Deux heures après notre départ de Londres, nous arrivâmes à Gravesend où notre flottille était à l'ancre. Sir George (2) me présenta au capitaine du brick sur lequel je devais m'embarquer et ce marin plein d'aménité me donna une poignée de main si chaleureuse que je crus un instant avoir le poignet disloqué.

Le soir, il y eut un grand dîner, donné par les sociétaires résidant à Londres, à ceux en partance pour le territoire du Nord-Ouest. Ayant eu toute la journée à ma disposition, la veille de notre départ j'en profitai pour visiter ce port de mer, dont les rues sont étroites, sales et laides. C'est la Grevesham du Domesday-Book...

Tous les passagers à bord, nous descendîmes la Tamise et, six heures après notre départ, nous étions en vue de Colchester. Le lendemain, qui était un dimanche, j'entendis avec plaisir le carillon harmonieux de la cathédrale de Norwich. Le 9 juin, nous entrâmes dans le détroit de Pentland, qui sépare l'Ecosse des îles Orcades. Mer très mauvaise, courants violents, tourbillons dangereux. Je note celui de Stromra, à quatre kilomètres N.-O. du cap Duncausby. Les Orcades créent en moi une impression mélancolique... Leur surface est inégale, tourmentée, d'un aspect fort triste. Quelques boulevaux chétifs, des trembles, des noisetiers, des genévriers sont les seuls arbres qui y croissent. Leurs montagnes sont couvertes de bruyères. Vents violents, grandes pluies, aurore boréale magnifique...

Paul MORIN (A suivre)

(1) La veille de son départ de Londres, il avait trouvé, grâce à une aimable attention de Madame de Préville, ses malles garnies de mille douceurs.

(2) Cary. Docteur Tancrède Asselin, chirurgien-dentiste, 5064, avenue du Parc, près rue Laurier, à son bureau de 9 h. à 6 h. sur rendez-vous. Tél.: DO 3087. (r)

## Londres en folie

Depuis quelques années, le matin de la course, les journaux invitent les avions qui, la survoleront à ne pas descendre au-dessous de deux mille pieds et à ne pas cesser de tourner dans le sens des aiguilles d'une montre. Les rumeurs mettent le public en état de transe. Le soir, Londres ne se possède plus. Toutes les places sont retenues dans les théâtres et les cinémas. Dans Piccadilly Circus, la police est rangée en bataille, attendant les bagarres. Depuis 1829, il faut qu'il y ait une bagarre, sans laquelle la soirée serait ratée. Aussi, pour venger l'honneur, y a-t-il toujours une bande d'étudiants qui se dévoue. Aussitôt la riposte arrive, et on est sauvé. Des ouvriers ivres font chorus avec des messieurs en habit et des dames en décolleté. On plince le menton de femmes gigantesques accompagnées de leurs maris. Cette année, on a saisi plusieurs taxis, de ces taxis-hardielles qui pulvéulent à Londres, et on les a soulevés pour les laisser retomber bruyamment: divertissement infiniment apprécié.

L'Angleterre a connu l'ivresse un soir. Après cela, il faut une détente. Le plus touchant est que la course de cette année était gagnée d'avance. Tout le monde le savait. Cela ne fait rien. On recommencera l'année prochaine.

A la librairie Granger Frères, 65 ouest, rue Notre-Dame, vous trouverez l'Anthologie de Jules Fournier, livres de récompense, tous ouvrages canadiens-français, papeterie de toutes sortes. Tél.: LA 2171. (r)

## Les autorités allemandes ne comprennent pas la plaisanterie!

Les bazars et les papeteries de Munich avaient depuis toujours exposé à leurs vitrines des cartes postales représentant les citoyens de la ville, buvant avec gourmandise la bière locale. Certaines de ces cartes montraient même l'accueil peu réjouissant fait par l'épouse indignée au buveur de bière qui regagnait le logis à des heures tardives. Il y avait aussi la carte illustrée sur laquelle on pouvait voir l'ivrogne aux prises avec la serrure récalcitrante que ses gestes hésitants ne parvenaient pas à faire fonctionner. Depuis l'instauration du régime nazi, la police de Munich vient de découvrir tardivement que la diffusion de ces cartes postales, qui très souvent sont envoyées à l'étranger, peut donner une impression défavorable de la vie et des mœurs des habitants de Munich et de la population bavaroise en général. La police estime que ces cartes, par leurs plaisanteries stupides, sont susceptibles de nuire gravement à la réputation du fermier allemand.

L'interdiction de vendre ces cartes n'a pas encore été prise, mais dès maintenant la police prévient les marchands que leur devoir est de retirer de leurs vitrines « les cartes qui ridiculisent les citoyens de la Bavière ». On engage le public à ne jamais acheter ces images qui nuisent au prestige des citoyens de la célèbre ville de Munich!

Machines à additionner Remington. Portatives. \$75 et \$90. Remington Rand Limited. HA 7107. (r-b)

Dans les hôtels, demandez l'« Ordre ».

# Notre enquête

Tel est le sujet d'une enquête que nous voulons mener auprès de la jeunesse instruite. Dans tous les pays du monde, c'est la crise morale, celle des hommes et des institutions, qui domine la vie collective. Chez les peuples de fortes passions, le mouvement de réaction fait éclater les cadres de la spéculation intellectuelle: il porte sur le terrain politique, économique, social. Nous, Canadiens français, desservis par le voisinage immédiat d'une civilisation sans racines, sans attaches au passé, par une Constitution qui nous livre pieds et poings liés aux desseins du gouvernement le plus impérialiste de notre histoire, nous en sommes à cette phase de notre vie nationale où « il faut étouffer ou casser les vitres ». Parce que nous, de l'Ordre, avons critiqué certaines de nos institutions, il s'est trouvé des sottis pour nous accuser de défaitisme. Nous en appelons à la vraie jeunesse: le véritable défaitisme, n'est-ce pas de s'abandonner au courant, à la satisfaction de soi?

Notre enquête portera sur quatre points:

- 1° L'éducation: a) à l'école primaire, b) à l'école primaire supérieure, c) à l'école professionnelle, d) à l'école secondaire.
- 2° La vie sociale: a) nos relations avec la majorité anglaise, b) avec les minorités, c) avec nos compatriotes.
- 3° La vie économique: Comment nous assurer la place qui nous revient a) dans l'industrie, b) le commerce, c) la finance?
- 4° La vie politique: Comment empêcher que le politicien professionnel, traître à ses commettants, fasse passer son intérêt matériel avant celui des Canadiens français a) à la Chambre des Communes, b) au Parlement de Québec?

Nous nous adressons à la jeunesse, parce qu'elle ressent le besoin de reprendre ce que ses aînés ont perdu. Quelques discours invectives suffisent aux patriotes professionnels pour montrer la vitalité de notre peuple. Criminels imbéciles! Encore cinquante ans de cette passivité contentée, et nous serons un peuple battu. Un journaliste français, ancien collaborateur de Figaro, écrivait récemment à notre directeur:

Votre Montréal n'est pas le même que j'ai connu il y a huit ans, à ma dernière visite. Vivant ici constamment, vous n'êtes pas à même de juger comme moi. La langue, l'esprit, la tendance anglo-saxonne, vous conquiert de plus en plus; je trouve que le français est parlé de moins en moins; les générations se suivent et ne se ressemblent pas. Vous perdez du terrain... L'Anglais vous envahit peu à peu... etc.

Ce que vous ne croyez pas venant de nous, croyez-le sous la plume d'un étranger qui vous aime et vous connaît. Les Français répètent encore le mot de Barrès sur le « miracle » de notre survivance. Ils ne savent pas où nous sommes tombés. Mais s'il nous reste du sang dans les veines, nous pouvons remonter la pente. En répondant à notre enquête, la jeunesse nous y aidera.

## Nota Bene

- 1° Prière d'écrire lisiblement sur un seul côté du feuillet;
- 2° Nous ne publions que les lettres signées;
- 3° Adresser toute correspondance au Secrétaire de la Rédaction en mentionnant sur l'enveloppe: « Enquête ».

LA DIRECTION

# REVUE DE LA PRESSE

## La voie sans disque (En panne)

La Patrie a une opinion: Nous sommes en effet d'avis que le Canada se doit à lui-même et qu'il doit à la société internationale de persévérer dans cette voie sur laquelle il s'est engagé.

Moi aussi: je suis en effet d'avis que le Canada se doit à lui-même et qu'il doit à la société internationale d'envoyer comme délégué permanent à Genève l'auteur anonyme de la série d'articles parus ces jours derniers dans la Patrie.

Alors le spécialiste de la Patrie pourrait faire entendre sa voix dans un plus grand désert et, qui sait? ramener sur la voie de Genève les Etats chissidents: Etats-Unis, Japon, Allemagne et autres. Il pourra hâter la formation de la « conscience internationale » qu'il trouve « lente à se former ». Il pourra connaître aux nations ce qu'il appelle la « méthode de l'éphant » qui ressemble fort à la méthode des pieds dans les plats. A l'Allemagne qui tient absolument à s'armer, il pourra apprendre qu'il « faut s'armer de patience et de prudence ».

De même qu'un Etat s'appuie sur une conscience nationale, nous disant un jour le directeur des Hautes Etudes Internationales de Genève, M. Paul Mantoux, la puissance effective de la S.D.N. doit s'appuyer sur une conscience internationale, et celle-ci est lente à se former. Ce n'est pourtant qu'à mesure qu'elle grandira que nous gagnerons du terrain sur l'égoïsme des Etats, dont la souveraineté est le symbole et l'instrument. C'est la méthode de l'éphant, qui n'avance la quatrième patte qu'après avoir assuré les trois autres. Mais c'est aussi la seule manière d'éviter les désillusions. Il faut s'armer de patience et de prudence, mais ne pas désespérer.

La souveraineté des Etats est le symbole et l'instrument de leur égoïsme, dit le rédacteur anonyme de la Patrie, qui tient pourtant à la fois pour la souveraineté des Etats et la formation d'une conscience internationale qui en est pratiquement la négation. C'est peut-être cela, la méthode des pattes d'éphant, méthode toute d'équilibre et de douceur. Quand on connaît les intérêts contradictoires et les susceptibilités suraiguës qui s'affrontent à Genève, on se dit que l'éphant de la Patrie se promène au milieu de faïences, et qu'il est dirigé par un cornac aveugle. Soyons heureux qu'il n'ait jusqu'ici posé que trois pieds dans les plats et prions pour qu'il n'avance pas trop tôt la quatrième patte.

Ainsi se termine le voyage sans issue sur la voie sans disque: nous nous doutions bien que le convoi était tiré par un éphant tant il avançait lentement et lourdement; le cornac de la Patrie nous laisse en panne, son éphant ayant la quatrième patte levée, menaçante, au-dessus des têtes fragiles des marionnettes de faïence qui s'agitent à Genève. Tableau. Rideau.

## L'exposition Desrosiers

Le plus suave de nos quatre candidats à la mairie, M. Pierre Desrosiers dit l'Indou, se fait fort d'attirer des millions à Montréal grâce à son projet d'exposition universelle. A Québec, où l'on sait à qui s'en tenir sur ces projets d'exposition, le Soleil écrit:

Un des candidats à la mairie de Montréal, M. Desrosiers, qui nous semble avoir certaines qualités du hableur, promet aux électeurs de créer, dans la métropole, une exposition universelle. D'après lui, cette entreprise sera « patronnée » par soixante nations et rapportera des millions et des millions à la ville. Elle ne coûtera, dit-il, rien à personne. Qu'ils! Ces projets sont assurément plus faciles en paroles qu'en action. Nous nous

demandons où M. Desrosiers a pris sa compétence dans les expositions. Nous en avons toute petite à Québec et nous avons toutes les peines du monde à la maintenir. L'an dernier, nous avons cru devoir nous en débarrasser en la confiant à des particuliers.

Mais ce que le Soleil ignore, c'est que M. Desrosiers a un secret pour rendre son exposition plus payante que celle de Québec: il y exposera la pierre philosophale et la poudre à l'huile de charme indoue pour se faire aimer.

## La conscience internationale

Déclions à la Patrie ces réflexions du Soleil sur la sincérité des relations internationales, fermement qui fera écho à la « conscience internationale » que la Patrie trouve « lente à se former »:

Les négociations sur le désarmement, lancées clopin-clopat par le monde, après les traités de 1919-1920, claudiquent affreusement depuis quelques mois. D'où-on s'en étonner? Quand de toutes parts il y a eu si peu de sincérité? Quand chacun s'est effrayé, non pas de la faire servir à une autre issue, On ne pouvait s'attendre à une autre issue. Même avec la sol-d'ing diplomatique à côté ouvert. Et c'est toujours la même insécurité qui paralyse les efforts faits actuellement par quelques pays pour ressusciter les négociations.

## Monopoles et dictatures

La Parole commente comme suit l'entre-filet de C. D., paru dans l'Ordre du 2 avril, sur le cartel du tabac:

L'Ordre se demande s'il existe réellement un cartel du tabac. En 1933, rappelle notre confrère, le ministre du Travail à Ottawa nommait M. Donald Sutherland pour conduire une enquête sur cette question. Le rapport de ce M. Sutherland est terminé depuis longtemps. D'après la loi contre les cartels et les monopoles, ce rapport eût dû être publié quinze jours après avoir été remis au ministre. Il ne l'a pas encore été. Comme on pouvait s'y attendre, les députés curieux se sont permis d'interroger le premier ministre pour lui demander la raison de ce retard. M. Bennett a répondu que « le rapport possède un caractère tel que le cabinet ne croit pas opportun de le divulguer ». Interrogé à son tour, l'hon. M. Gordon a déclaré: « Pour l'instant il n'est pas dans l'intérêt public que je réponde ».

Si ce cartel n'existe pas, en quel cas pourrait-il nuire à l'intérêt public de le dire? S'il existe, quel est l'objet de ces réticences. L'Ordre croit que le premier ministre et son collègue sont anxieux de protéger quelque'un. En face des faits, nous sommes tentés de penser la même chose.

On sait qu'au sujet du tabac, il s'est passé, l'année dernière, quelque chose qui peut donner beaucoup à réfléchir. Depuis le début de la crise, bien des gens, par mesure d'économie, achetaient du tabac et roulaient leurs cigarettes eux-mêmes. Dans son dernier discours sur le budget, le ministre des finances annonça une réduction substantielle de la taxe d'accise sur les cigarettes manufacturées. Mais, en revanche, il augmentait tellement la taxe sur le papier à cigarettes que les fumeurs ne pouvaient plus réaliser d'économies en faisant eux-mêmes leurs cigarettes. Comment le ministre des finances a-t-il pu conclure que ce changement dans la méthode de taxer le fumeur était à l'avantage du public. C'est ce qu'on s'est demandé dans le temps et c'est ce qu'on s'est demandé encore.

Sur cette question du tabac, comme sur bien d'autres, d'ailleurs, nous croyons qu'on n'en a pas fini, dans le public, de poser des points d'interrogation.

Les points d'interrogation de ce genre se multiplient et le défaut de réponse est déjà une réponse.

L'attitude de nos bouviers — oui, bouviers — à ce sujet est une preuve de plus que notre Dollar Dansereau avait raison d'écrire que le régime parlementaire britannique permet toutes les dictatures. Il y a des dictatures bienfaisantes, il y en a de nécessaires comme il s'en

# Fondation bénédictine dans la région de Montréal

Le 21 mars, à la maison d'œuvres de la Fédération Nationale S.-Jean-Baptiste, aimablement mise à leur disposition, les oblates bénédictines, qui depuis deux ans se sont réunies dans la maison de l'Apostolat Liturgique, avenue du Parc, recevaient, sous le patronage d'honneur de Son Excellence Mgr Gauthier, environ deux cents de leurs amis, venus pour entendre la parole chaude et éloquent de R. P. Doncoeur, S.J., en la fête de saint Benoît. Le révérend Père a bien voulu en cette circonstance se faire l'interprète de l'autorité diocésaine pour livrer au public, en premier, le projet de fondation d'un monastère de bénédictines dans la région de Montréal.

M. l'abbé Bouhler, p.s., curé de Notre-Dame, présidait la réunion. Il remercia et félicita le R. P. Doncoeur de sa conférence. Puis il déclara extrêmement désirable et souhaitable que mûrisse bientôt le projet d'une fondation bénédictine chez nous et en exprimant ses vœux les plus ardents.

On remarquait dans l'auditoire très distingué: les RR. PP. d'Orsonnens, assistant provincial, et Maurice Beaulieu, jésuites; Mario-Raymond et Germain-Marie, franciscains; M. R. Lesieur, supérieur du Grand Séminaire, et Ethelbert Thibault, supérieurs; quelques membres du clergé séculier et des religieuses.

L'assemblée se termina par la bénédiction du Très Saint Sacrement.

Ci-après un résumé très succinct de la conférence:

C'est saint Benoît, le grand patriarche de l'ordre monastique, qui nous rassemble, et c'est une très grande joie pour moi de me trouver ici. Saint Benoît et saint Ignace s'entendent à merveille. Ils disent sous différentes formules la même chose. L'un: « Ut in omnibus glorificetur Deus »; l'autre: « Ad maiorem Dei gloriam ». Que ce soit cette pensée, leurs desvies, qui nous unisse en cette commémoration et en cette inauguration.

Le projet dont nous nous entretenons aujourd'hui est modeste, mais dans cinq ou six cents ans, on rappellera le souvenir de cette réunion d'amis, fondateurs d'un immense avenir. Disons brièvement en quoi consiste la fondation, ce qu'elle signifie, en ce moment, dans ce lieu et dans les circonstances où nous vivons.

Son Excellence Mgr Gauthier agréé depuis longtemps le projet tout humblement, tout timide qui lui a été confié. Et le patronage d'honneur qu'il donne à cette réunion signifie — pour la première fois d'une façon publique — la haute bienveillance dont il l'entoure. Ce que Mgr Gauthier veut, c'est l'aurore d'un monastère et d'une famille de moniales bénédictines au Canada. Ces fondations se préparent humblement. Ici se sont les petites sœurs de l'Apostolat Liturgique qui s'avancent vers l'œuvre de Dieu. Cet automne, Mgr Gauthier a appelé lui-même le Révérendissime Père Abbé de Solemes, Dom Côtin, pour prendre contact avec lui et par lui, avec la Congrégation de France, et préparer le développement de cette fondation d'ici peu. Des moniales de France viendront apporter la formation canonique aux premières oblates devenues désormais novices-moniales, et bientôt un monastère constitué et érigé canoniquement commencera ici son office propre. Mgr Gauthier a confié la conduite spirituelle de ce petit essaim à la grande autorité spirituelle de Saint-Sulpice, à sa prudence tout avisée et pleine de mansuétude.

Après une évocation plus précise des célèbres abbayes bénédictines de France et de Belgique, le R. P. Doncoeur résume que saint Benoît voulait ses maisons perdues dans la solitude, mais accueillantes, silencieuses, carcénales, fortifiées spirituellement et grandes sanctuaires, mais aussi véritables foyers. Leurs traditions séculaires perpétuent l'ordre bénédictin dans le monde occidental et représentent ce qu'il y a de plus vénérable. La France se glorifie d'avoir été prise en possession par les premiers disciples de saint Benoît. Son ordre y a toujours été extrêmement florissant mais, après avoir beaucoup

trouvé de néfastes. Celle de M. Bennett ne sert qu'à favoriser les abus dont le capitalisme se meurt et qui nous amèneront la révolution si l'on n'y met fin prestement.

## Responsabilité

Le Saint-Laurent (Rivière-du-Loup) écrit que le reste de la province ne saurait se désintéresser des élections municipales de Montréal, qui contiennent près de la moitié de la population de la province et lui fournit plus de la moitié de ses recettes. De loin, le confrère du bas du fleuve voit les questions de haut et écrit sagement:

Ce qu'il y a de plus singulier dans cette campagne électorale, c'est qu'aucune des principales candidatures, à la mairie, par exemple, n'offre de garantie de sécurité pour l'avenir. D'autre part, il y a des politiciens avoués, et qui ne font pas autre chose que le jeu ordinaire, représenter leur clan: d'autre part, de purs démagogues. Sans doute il est acquis maintenant que le maire de Montréal n'a aucun pouvoir effectif dans l'administration: le premier magistrat de la métropole ne détient pas la moindre autorité. On l'a voulu ainsi pour mater naguère certains personnages encombrants... Mais on ne peut empêcher un candidat à la mairie de faire élire une série d'échevins qui soient à sa dévotion, et ainsi de tourner la difficulté. C'est ainsi que M. Houde, ayant réussi à faire passer à l'Hôtel de ville, en 1930, une majorité de ses partisans, a dirigé en fait l'administration, sans en avoir officiellement la responsabilité.

La responsabilité! Où est-elle, en effet, sous ce régime? Quel que soit l'élu de ce soir, ce sera blanc bonnet ou bonnet blanc. En principe personne ne porte la responsabilité de la mauvaise administration de la chose publique puisque, théoriquement, elle retombe sur le peuple, sur la foule anonyme. Mais en fait, dans le cas de l'élection d'aujourd'hui et de la situation actuelle de Montréal, cette responsabilité retombe sur le gouvernement provincial qui maintient le régime municipal de Montréal et n'ose le modifier par un simple intérêt électoral, d'ailleurs mal compris, comme il finira par s'en rendre compte.

Georges LANGLOIS

souffert, il fut supprimé par les derniers décrets de la Révolution. Au XIXe siècle, avec Dom Guéranger, il fut réinstauré, et aujourd'hui la Congrégation de France est la plus nombreuse. La Congrégation belge possède aussi des abbayes fécondes.

Vous saurez, en lisant sa Sainte Règle, l'esprit de saint Benoît et de son ordre, et saint Benoît a tellement été mêlé à la vie de l'Eglise et à la construction de notre chrétienté occidentale qu'il véhicule en somme toute notre histoire. Sans m'engager dans ce monde d'histoire, je mettrai seulement en lumière un seul trait de la vie bénédictine et de ce qu'elle apporte au bel ensemble de la vie chrétienne d'entreprises d'apostolat, de prières, d'éducation: son style. Pas le style architectural, ni le style décoratif, mais quelque chose de beaucoup plus considérable: une certaine noblesse, une certaine grandeur, ou un luxe. Je vous l'expliquerai.

D'autres religieux incarnent soit le charité, soit la pauvreté, ou une autre vertu. Les bénédictins ne prétendent à rien en propre, mais saint Benoît leur a si complètement tracé tout le fond de la vie monastique, que tous les autres ordres ont nécessairement pris pour base de leurs institutions le « commun » bénédictin. Mais il y a, dans le cadre de leur forme de vie, l'élément de la prière liturgique. Ils y sacrifient toute sorte d'initiatives avec un esprit d'amour et de sacrifice considérable. Ils n'en ont en aucune façon le monopole, mais y apportent toujours un splendide, une totalité du don, qu'aucune autre forme religieuse ne lui apporte. Pour eux, tout disparaît devant l'office divin exécuté au choeur, gravitant tout entier autour de la messe, rendue la plus somptueuse spirituellement possible. Voilà leur style.

Notre temps menacé, oui, atteint et blessé même, par la vulgarité de l'utilitaire dans tous les domaines, — manières, orientation de l'éducation, choix des carrières, même esprit des communautés religieuses (point que le brillant conférencier démontre très solidement) — ne doit pas laisser aller la vie spirituelle de l'Eglise vers une diminution analogue.

A quel bon une abbaye bénédictine? Dans l'ordre pur, désintéressé, son objectif c'est la gloire de Dieu, non par telle ou telle œuvre, mais de la façon la plus directe, peut-être décevante pour les esprits préoccupés d'efficacité, mais finalement la plus utile. La vie bénédictine tend toute vers Dieu seul. Elle est tout cœur pour l'aimer, tout yeux pour le contempler, toute bouche pour le chanter. Selon un mot du midi, c'est la « ravie ». C'est peu de chose mais c'est tout. Avec les bénédictins donc, toute la splendeur, toute la noblesse, toute la qualité de la vie spirituelle liturgique prend sa place au milieu de nous.

C'est très important à plusieurs points de vue. Leur présence et leur exemple fait refleurir la vie chrétienne, et particulièrement l'hommage liturgique, d'un nouvel éclat: fidèles et clercs se rétablissent à leur contact dans un grand sentiment de noblesse, de vénération pour la liturgie, qui est vraiment notre haute culture catholique, notre grand style. Si cela disparaît, c'est un avilissement certain. Il faut ce grand trait qui indique la race, la contemplation d'honneur, de joie, de prière perpétuellement vécue. L'Eglise y a toujours tenu.

La vraie prière liturgique est la plus théologique, la plus dogmatique, la plus riche d'enseignement et aussi, selon le caractère particulier de notre temps, la plus sociale. Elle est donc une force contre l'abus de l'individualisme dont nous avons tant souffert. Et cela, c'est de la grandeur. A quel cela sert-il? A de la grandeur et c'est essentiellement précieux. N'est-ce pas de la prodigalité? Oui, c'est de la luxure, mais de l'excellent, le plus réel mais l'unique nécessaire, nécessaire comme le fut au Seigneur, avant sa mort, la prodigalité de tout ce que Marie avait de plus précieux. Magnifique, mais ce n'est pas trop. C'est inutile apparemment, mais c'est le don très pur et désintéressé de l'amour.

Des hommes, des femmes, consentent à tout sacrifier à cette activité de grand luxe qui consiste à tout donner les yeux fermés pour Dieu. Nous trouvons tout naturel dans la vie profane de dépenser ça et là largement, ou de donner ce qu'on a de meilleur dans le cœur. On en fait parfois beaucoup trop. Mais pour Dieu, tout n'est pas trop. Il faut que nous soyons assez clairvoyants de ce qu'il mérite pour dire: Cela devait être et Dieu s'y attend. Si ce que nous faisons nous-mêmes est insuffisant, il faut que quelqu'un soit prodigue à Dieu pour nous, à Dieu seul. Il le mérite. Cela nous établit dans le luxe spirituel qui est en soi une bénédiction, une allégresse, une lumière.

Où, c'est un soleil, qui fait travailler tout le sol, misérable, aride, médiocre, et en tire des fleurs de toutes les vertus. Il est nécessaire à toutes.

Priens saint Benoît que la petite plante des oblates bénédictines devienne, avec la grâce de Dieu, un bel arbre; pour que les hommes comprennent le grand effort commencé, poursuivi, et y apportent tout leur concours. Et j'espère que d'ici peu, le jour où un monastère sera chez vous, vous connaîtrez les joies si pures de (pour emprunter le mot de Georges Duhamel) ces « parcs de silence ». Les silences bénédictins datent du VIIe siècle. Puissez-vous les goûter dans ces parcs bénis de Dieu.

Assurez-vous dans la Prévoyance, la Trans-Canada Insurance Co., la British Colonial Life Insurance Co., trois bonnes compagnies d'assurance. 59 ouest, rue S.-Jacques, à Montréal. Tél.: PL 8331. (r)

Abonnez-vous aujourd'hui; faites la propagande d'un journal propre, à une époque où la malhonnêteté se porte comme un gant.



Un drame de l'histoire du Canada

Le naufrage de l'« Auguste »

Les vaisseaux anglais qui transportèrent les émigrés canadiens en France, après la Conquête, étaient souvent de vieux sabots marchands, faisant eau, mal balancés, ayant roulé et tangué depuis vingt ans sur toutes les mers, commandés par des capitaines habitués à transporter des ballots de coton et des barriques de whisky à fond de cale. Ces navires-là couraient l'océan jusqu'à pourriture de coque, et lorsqu'ils disparaissaient dans une tempête ou s'échouaient sur un rocher, les assurances de Londres payaient les armateurs et on n'y pensait plus. L'Angleterre était riche en vaisseaux marchands.

Il y eut plusieurs naufrages de Canadiens lors de l'émigration. MM. de Léry, de Lusignan, et de Coups, officiers canadiens, et de Fiedmont, officier français, furent embarqués sur un vaisseau anglais qui coula non loin des Açores. Les Canadiens et le brave Jacou de Fiedmont purent, heureusement, se sauver à la nage.

Le naufrage de l'« Auguste » fut le plus lugubre épisode de l'émigration canadienne.

C'était un vieux navire d'assez mauvaise apparence et qui inquiéta le chevalier de La Corne Saint-Luc, lequel s'embarqua pourtant avec ses deux fils, son frère et leur cousin Hervieux.

Ces La Corne, très ancienne race d'Auvergne établie au Canada depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, étaient sept frères: cinq officiers et deux prêtres. La Corne de Chapt et La Corne Dubreuil moururent au Canada. La Corne La Colombe émigra et alla s'établir avec sa famille en Touraine, où il mourut. Joseph-Marie et Jean-Louis La Corne étaient frères jumeaux. Le premier se fit prêtre, devint chanoine à Québec, eut des démêlés avec Mgr de Pontbriand, passa en France, reçut du roi de magnifiques bénéfices ecclésiastiques et devint abbé de l'Étoile et de Maubec. Le second était récollet au Canada. Après la conquête, il s'en fut en France, jeta le froc aux orties et parut avoir mené une existence aventureuse. Il avait d'ailleurs fait fortune dans le commerce, au Canada, et possédait une goélette qu'il commandait lui-même. Ce religieux, marchand et capitaine de vaisseau n'était pas le moins original des frères La Corne.

Les deux La Corne embarqués sur l'« Auguste » avaient été de véritables héros. Celui qu'on appelait le chevalier La Corne avait, avec deux cents Canadiens, battu le colonel Noble et six cents Anglais, aux Mines, en Acadie. Commandant du Fort Postoyak sur la Saskatchewan, en 1759, puis commandant d'un régiment « de la colonie », il avait été le des derniers Canadiens à poser les armes. Il était chevalier de Saint-Louis depuis 1749. L'autre, que l'on appelait La Corne Saint-Luc, était commandant des Indiens, et les Canadiens l'avaient surnommé: le général des Sauvages.

Le marquis de Vaudreuil écrivait à son sujet en 1758: « Cet officier a fait toutes les campagnes et s'est toujours distingué, particulièrement à Carillon. »

De son mariage avec une Hervieux (très riche famille de la bourgeoisie de Montréal), il avait eu sept enfants. Deux de ses fils avaient péri en 1758, dans le naufrage d'un navire attaqué en mer par les Anglais. En 1761, le chevalier de Saint-Luc partait pour la France avec les deux fils qui lui restaient, pour qu'ils servissent le roi dans l'armée. Couvert de blessures, un œil crevé, La Corne Saint-Luc allait aussi offrir ses services au roi de France. Un homme qui avait été général chez les sauvages pouvait bien devenir colonel chez les Français.

Le 16 novembre 1761, de nombreux Canadiens s'embarquèrent à Québec sur le navire l'« Auguste ». Cette cargaison canadienne était surtout composée de jeunesse. En effet, sauf les frères La Corne et M. de Bécancour, qui étaient capitaines et âgés de plus de cinquante ans, les autres passagers étaient tous des lieutenants, des cadets et des enseignes. Il y avait les lieutenants Gautier de Varennes, chevalier de la Vérandrye, de Linctot, de Senneville, sa femme et leurs deux fils, de Saint-Blain, de Contrecoeur, l'enseigne Villebon et Mme de Villebon, M. de Sourdis et sa femme, M. Héry, marchand de Montréal, M. Léchelle, Mme de Mézière-Maisoncelle et ses filles, les cadets Boucher de La Perrière, de Jorids, de Villebon fils, etc., tous Canadiens. De plus, un officier français, M. de Marolles, du régiment de Languedoc, et des soldats des régiments de Béarn et de Roussillon.

Toute cette jeunesse était très gaie, ce qui ennuyait un peu les gens sérieux comme M. Bécancour, les La Corne et Mme de Mézière.

Fille du baron de Longueuil, Mme de Mézière laissait au Canada un frère et ses sœurs Mme de Lanudière et Mme de Verchères. Sur le quai, des parents et des amis étaient venus lui dire adieu. La pauvre Mézière pleura en voyant s'éloigner les tourelles du château Saint-Louis, s'écouper dans la brume de novembre le rocher de Québec. Elle sentait que tout cela disparaissait à jamais. Mais, autour d'elle, sur le bateau, les jeunes gens riaient et s'amusèrent, des intrigues amoureuses se nouaient déjà entre jeunes filles et jeunes officiers.

Avant le départ de l'« Auguste », La Corne Saint-Luc avait visité tout le navire. La vétusté de ce trois-mâts l'avait rempli d'appréhension. Le capitaine ne lui plaisait guère non plus. Le chevalier alla confier ses craintes au gouverneur anglais, le général Murray, qu'il connaissait assez bien.

Murray haussa les épaules, rassura La Corne, l'engagea à partir. Au fond, le gouverneur trouvait que l'« Auguste », tout vieux qu'il parût, était assez bon pour transporter des Canadiens, presque tous officiers, qui débarrasseraient la colonie de leur présence.

Dès le passage de l'île aux Coudres, l'« Auguste » perdit une ancre. On n'était pas encore dans le golfe que l'incendie s'était déclaré à trois reprises sur divers points du navire. Ces accidents dénotaient l'incurie du capitaine et de l'équipage.

Une tempête, rencontrée près de Terre-Neuve et qui dura trois jours, roula le navire, le ramena dans le Saint-Laurent, lui arrachant sa toile, brisant un mât. Désemparé, l'« Auguste » fut poussé vers les falaises du Cap-Bre-

ton. Les matelots luttèrent, essayant de diriger la marche.

Mais le navire courait vers la terre, vers les rochers. Alors, l'équipage ne songea plus qu'à se sauver.

On mit les chaloupes à la mer. Affolés, passagers et équipage s'y jetèrent en désordre. Le capitaine avait sauté dans une embarcation, abandonnant son navire sans inquiéter du reste. Il n'y avait pas assez de chaloupes pour tout le monde. D'ailleurs, celles qui étaient parties d'abord avaient coulé.

L'« Auguste » venait de toucher le fond, se brisait, s'ouvrait comme une noix fendue.

La Corne, tenant son plus jeune fils dans ses bras, se jeta à l'eau, tenta de s'accrocher à une chaloupe, ne put y parvenir. Son fils lui fut arraché par une vague. Roulé dans la tempête, La Corne eut la force de nager et alla échouer sur le sable d'une grève où il s'évanouit.

Sept hommes avaient réussi à se sauver: La Corne, le capitaine du navire, trois soldats nommés La Force, Monnier et La Forest; et deux domestiques nommés Etienne et Pierre (leurs noms de famille sont demeurés inconnus).

Tout le reste avait péri.

Les flots poussèrent cent quarante-quatre cadavres sur la grève. La Corne réussit à retrouver les corps de ses fils, de son frère. Il les enterra pieusement. Puis, découragé, il partit.

L'hiver était venu et le voyage du chevalier La Corne dura dix-huit jours, à travers un pays désert et glacé. Il marcha dans la neige, soutenu par un courage surhumain, à peine vêtu, ne mangeant rien. Il eut la chance de rencontrer des indiens Micmacs qui lui donnèrent des vivres et une paire de raquettes. Grâce à ce secours, il put atteindre un village où il reçut l'hospitalité de charitables habitants. Enfin, il arriva à Québec.

Et Philippe de Gaspé a raconté (dans Les Anciens Canadiens) que le gouverneur général Murray crut voir un revenant lorsque le chevalier La Corne, seul Canadien survivant de l'« Auguste », se présenta devant lui.

Le naufrage de l'« Auguste » endeuilla tout le Canada. Cette catastrophe, ajoutée à tant d'autres, venait frapper tout le monde. Même ceux qui n'avaient ni parents ni amis dans l'« Auguste » ressentirent cet affreux malheur.

Le survivant du naufrage, La Corne Saint-Luc, ne songea plus à aller s'établir en France. Il semble avoir compris que son destin le retenait au Canada. Pourtant, il traversa l'Atlantique en 1768, sans accident cette fois, et fit un séjour à Paris où il vit ses frères. L'abbé La Corne, qui continuait à s'occuper des affaires de clergé canadien, chargea le chevalier de rapporter à Québec, dans ses bagages, des chasubles et des ornements de prêtre. La Corne alla s'embarquer en Angleterre et, pour ne pas payer de droits, il fit croire aux douaniers anglais que les chasubles étaient des vêtements de chef sauvage. Rompu à toutes les fourberies des Iroquois et des Hurons, La Corne en avait appris l'art de tromper. Le général américain Montgomery a dit de lui: « La Corne est roué et madré. » Il le fut assez pour faire passer à Douvres les chasubles de l'évêque de Québec pour des ornements de chef sauvage.

Il avait repris le commandement des Indiens. Pendant la guerre d'Indépendance, ils conduisit contre les Américains qui envahissaient le Canada. A la bataille de Saratoga, en 1777, le général anglais Burgoyne fut battu et prétendit que La Corne et ses Indiens en étaient cause. Mais le vieux La Corne se défendit du bec et des ongles.

Il était irascible et, comme on dit, mal engeulé.

Dans une lettre en anglais, qu'il fit insolument imprimer à Londres, il traita Burgoyne de bâtard, dit que lui, La Corne, chevalier de Saint-Louis, gentilhomme canadien, ayant cinquante années de services à la guerre, valait bien un général anglais incapable. Burgoyne, dont le grand-père était bâtard de lord Bingley et qui, à cause de Saratoga, venait d'être fraîchement accueilli du roi, fut plutôt ennuyé de la prose du terrible chevalier et de ses indiscrettes révélations.

La Corne avait alors 67 ans. Ses six frères et ses quatre fils étaient morts. Pour perpétuer son nom, il se maria à un Guillemin qui mourut sans lui donner d'enfant. Et le brave chevalier La Corne se remarria à une Boucher-ville dont il n'eut qu'une fille, laquelle fut l'épouse d'un Anglais, lord Lennox.

Le chevalier La Corne commença à croire sa vie terminée, puisque sa race allait s'éteindre. Il vécut jusqu'à soixante-treize ans et mourut en 1784. Il avait été mis à la retraite par le gouverneur du Canada avec le grade de colonel. Chevalier de Saint-Louis et colonel anglais, le vieux La Corne dut considérer cet amalgame avec ironie.

Robert de ROQUEBRUNE

Sources manuscrites: Arch. Nat. Paris, colonnes C11 A. vol. 112, f. 231. Sources imprimées: Journal de M. de Saint-Luc La Corne, dans le navire l'« Auguste », Montréal, 1778.

Avec le printemps viennent les mariages; avec les mariages, la nécessité d'un ameublement de maison. Soyez pratiques. Avant d'acheter, voyez les meubles, réfrigérateurs, tapis, etc. de J. Donat Langellier. Vous serez satisfaits des prix modiques, car la maison Langellier fabrique elle-même. Très courtoise envers ses clients, elle tient, avant tout, à leur donner entière satisfaction. Une visite à son magasin ne vous coûte rien et peut vous épargner beaucoup d'argent. Voyez-la. 519 est, rue Sainte-Catherine. Tél.: HA 3111.

L'union nationale

Six semaines ne se sont pas écoulées depuis la matinée où le président Droumeurg, débarquant à la gare de Lyon, était accueilli par les acclamations de la foule. Beaucoup de braves gens, écœurés des scandales, les nerfs secusés par la tragique soirée du 6 février, épris de calme, d'ordre et d'autorité, saluaient en lui le sauveur, le justicier, l'homme de bon sens et d'expérience qui allait rétablir la situation. Hélas! Il serait cruel de demander aujourd'hui à ces mêmes braves gens où se sont envolés leurs espoirs du mois passé.

Nous n'avons aucune envie de rallier leur enthousiasme d'hier et leur déception pré-

Fragments d'une satire contre certaines poétesses

Avançons, maintenant, d'une plume prudente. Un objet délicat veut qu'on le complimente; Et je voudrais pouvoir couvrir de lauriers verts Les filles de chez nous qui s'adonnent aux vers. Mais des juges galants ont tant fleuri leur lyre, Qu'à son tour le bon sens doit parler et leur dire: « Apollon, volontiers, vous les pardonnerait Si vos mains reprenaient l'aiguille et le balai. »

Je ne veux pas ici, comme un autre Chrysale, Vous faire, ô doctes sœurs, une mercuriale. Si le discours bourru de notre gros bourgeois, Par son rude bon sens pouvait plaire autrefois, Hélas, il n'en va plus comme au temps de Martine. Notre fille moderne abhorre sa cuisine; Et, malgré sa nature, elle s'est mise en train D'envahir en entier l'empire masculin. Tant pis, tant pis pour elle! Et quant à la patrie, Elle craint, à bon droit, ce genre d'anarchie, Et s'afflige de voir tant de filles, en vain, Se morfondre, en leurs vers, à singer Trissotin. Hélas, on n'entend plus les sifflets de Molière. Lorsque sur l'Hélicon j'abote une comédie; Ou quand, sur le Parnasse, annonçant des grimauds Pour qui l'art se résume en colle et en ciseaux, Habiles à unir de civile manière La prétention du fat à l'art du plagiaire, Et rimant en couplets avec peine étagés, Des sujets qu'ils ont pris aux livres étrangers.

Certes, il est des vers, ô muses canadiennes, Naissant de votre amour ou coulant de vos peines, Qui parlent à mon cœur et la langue qu'il entend, Doux poème de simple et chaste mélodie Et prélude où s'éveille un ineffable chant Qu'inspirera le ber à la femme attendrie. Mais j'en veux, et mon cœur s'honore d'en vouloir, A tous ces écrivains d'alcôve et de boudoir, Poétesses en mal d'amour et de tendresses Qui soupirent en vers de plaisantes tristesses, Dont le cœur transpercé d'une flèche d'ennui S'analyse sans cesse, et penché jour et nuit Sur la blessure ainsi que sur une cornue, Dès qu'il cueille une larme, en sonnet la dilue. Eh quoi! mes sœurs, eh quoi! lorsque l'on a vingt ans, Sentir des pleurs d'automne en son cœur de printemps! Ainsi que vers un cerf une biche qui brame Appeler un amant en vers d'épithalame! Parler de soûs ardents et du païen désir De se tendre le corps aux baisers du zéphyr! Holà! mes sœurs, holà! quittez-vous ce langage. Il peut plaire, peut-être, à tel aéropage, Vous mériter, peut-être, un prix, des compliments, Mais il sera toujours réprouvé du bon sens.

On comprend toutefois qu'à cet âge où vous êtes Vous sentiez naître en vous des émotions secrètes. Un poids mystérieux d'amour et de langueur Malgré votre raison emporte votre cœur. D'où ce penchant commun à toute jowencelle, De dire à tout venant ce qui s'émeut en elle, De chanter aux échos ennuyés et baillant Les multiples refrains d'un même sentiment. Mais imitez, mes sœurs, en vos transports lyriques, Cette sobriété des vieux maîtres classiques Qui trouvaient peu décent d'exposer au lecteur Les intimes secrets qu'on enferme en son cœur. Le genre confidence en maints périls abonde Dont le moindre pour vous est d'amuser le monde. Que penser d'un poème où Juliette en maillot Hélaît, à son balcon, un vague Roméo, Plus naïve qu'impure, offre à l'anatomie Son cœur bleu de chansons et blanc de rêverie? Que pense le lecteur quand vous lui récitez Cent discours tout farcis de préciosités, « Cantinages » de mots et bulles d'un vain rêve Que le simple bon sens d'un coup d'épingle crève? Ce qu'il pense, mes sœurs, malgré tout un jury, C'est qu'il eût mieux valu n'avoir jamais écrit.

Pour moi qui suis, au fond, malgré cette satire, Plus porté par nature à plaindre qu'à médire, Quoiqu'un méchant démon me rappelle tout bas Ce que faisait Molière en de semblables cas, Je voudrais, maintenant, en style d'épigramme, Pleurer le sort fatal de votre poésie. Hélas, puis-je, mes sœurs, à bon droit escompter Que vos vers seront lus par la postérité? A moins que son penchant ne soit à la satire, Je doute qu'elle juge utile de vous lire. Qu'irait-elle, en effet, chercher dans vos écrits? Voit-on que le labeur en reçoive son prix? Et qu'une âme qui s'est à vous lire lassée Trouve sa patience assez récompensée? Nos arrière-neveux iront chercher leur bien Ailleurs qu'en tous ces vers qui ne rimant à rien. Gémissiez donc, mes sœurs, sur votre oeuvre éphémère. Que la critique au moins vous soit douce et légère Lorsque vous dormirez et d'un sommeil sans fin Dans cet enclos où git l'ancêtre Trissotin.

S.

malgré son âge, ne fait pas mystère de son découragement. Celui-ci tire à hue, celui-là à dia. Chacun pour soi. Les meilleurs, ceux qui feraient de bons commis sous un autre régime, se bornent à travailler dans leurs propres départements sans chercher à regarder par-dessus le mur pour voir ce qui se passe chez le voisin. Les moins bons continuent en sous-main la besogne de désorganisation et de désagrégation à laquelle étaient attelés leurs prédécesseurs. Et le chef d'équipe désabusé, qui s'aperçoit que, entre le moment où il a quitté la scène politique et celui où il y revient, le niveau de la décence et de la moralité a encore baissé de plusieurs degrés, se demande quand il débarquera — ou sera débarqué — de la galère où il s'est aventuré.

Charles MAURRAS

(L'Action Française du 18 mars)

Louis Le Cardonnell

Louis Le Cardonnell a été, pour ses soixante-douze ans, fêté par Valence, sa ville natale.

C'est un bon exemple et un acte de justice... Les poètes semblent tenir si peu de place dans les préoccupations ordinaires de notre époque matérialiste! Et, vraiment, parmi eux, il est particulièrement légitime que Le Cardonnell soit célébré. Car, sa poésie est de la qualité la plus rare et la plus noble. Et ce grand poète, idéaliste et chrétien, a été trop éclipsé, sans doute, par d'autres oeuvres du même genre, que signala d'ailleurs l'attention leur originalité, parfois obscure.

Je ne connais, au fond, sur Le Cardonnell, que les discrets aveux de son premier livre Poèmes. Et je l'en aime presque mieux ainsi, puisque cela me laisse libre de l'imaginer à mon gré. Je me suis laissé dire, pourtant, que sa carrière avait débuté à Paris, au temps des recitations poétiques du « Chat Noir ». Mais je suis certain, par ailleurs, qu'elle s'est achevée dans le cloître et le sacerdoce. L'oeuvre nous fait donc assister, dans ses débuts, à tout le drame d'une évolution, qui va du profane au sacré.

Le poète semble d'abord épris de la vie, mais, rêveur et délicat, il ne le tente qu'avec une sorte d'hésitation craintive, et, s'il la chante, ce n'est qu'en la voilant de symboles:

Je suis le barde roux, qui tresse des guirlandes De gloire, et devant qui le palais du roi d'ys Ouvrit, je m'en souviens, ses portes toutes [grandes]; Et mes chansons calmaient comme un « De [Profonds] Les pauvres mots qui vont en peine par les [landes].

Il aime les vieilles légendes et leurs mélancolies:

Sur les plaines et les plaines Longtemps neige s'étendra; Je pense aux lointaines reines Que blanches on enterra...

Il sympathise avec les Ames troublées comme la sienne: celle, par exemple, de l'inconnue qu'il entend, un jour, au loin, jouer sur son piano, un air de Schumann:

Phrase lente, elle conte une longue misère: C'est un « De Profonds » qui ne croit pas en [Dieu]. Ah! dans cette maison triste où quel désert, C'est le « Misérable » de toute sa misère...

S'il est épris de la nature, c'est d'une nature toute jarmatinienne, baignée de la blancheur des clairs de lune et du doux enveloppement du silence.

O ma sœur, attendons que, sur le bois qui rêve, Avec lenteur, la lune automnale se lève...

Son âme reste inquiète, tourmentée par un pur idéal inassouvi. N'est-ce pas un aveu que ce poème de Vallis amantium, où il réunit au milieu d'un paysage qu'enlacent de grands lys, tous les beaux amants pâles, qui sont morts d'un long désespoir, et qui vivent là, doucement, tout en écoutant murmurer, au loin, « une onde, peut-être faite avec les larmes d'autrefois? »

Délicatesse, pureté, rêverie, méditation, amour du silence, tout cela était-il une vocation? Une crise sentimentale, un deuil peut-être — mais, le premier choix des poèmes de Le Cardonnell, publié postérieurement à son entrée dans les ordres, a dû sacrifier beaucoup de ses joies et de ses larmes — achèvement de mener le poète, après bien des heures de trouble, jusqu'à la vie religieuse, où, dans la paix enfin trouvée, revenant chanter ses inspirations d'autrefois, en quelque sorte spiritualisées:

O Lune, maintenant baptisée et chrétienne...

Le symbolisme du poète est maintenant devenu tout naturellement mystique.

Bénédictin peut-être, prêtre à coup sûr, je ne sais de la suite de sa vie, que ce qu'en laissent deviner ses Carmina Sacra. Il a dû passer de longs jours en Italie, il s'y est enchaîné de beauté, de douceur rayonnante, de visions d'art et de foi, dans la lumière de Florence, cité des Princes et des Sages; il s'est mêlé, avec ravissement, « aux clartés, aux cyprès, aux roses de Fiesole », il a revé longuement sous les cieux ensoleillés d'Ombrie, où l'image de François d'Assise l'inspira aussi suavement qu'elle l'avait fait pour Giotto...

Connaissez-vous, son Saint François à la Cigale? Le « fou divin » erre, à midi, dans la campagne immobile, brûlante, où, seule, crie une cigale:

O toi, dit-il, ô toi, stridente dès l'aurore, Harmonieuse enfant, créature sonore, Musicienne d'or, que je nomme ma sœur, O cigale, au vigueur allègre, qui l'égale — Vibrante, crépitante, exultante cigale...

Pauvrette, comme toi, nous allons, l'âme en [feu]...

Ainsi, nous connaissons la vie harmonieuse Jusqu'à l'heure où la Mort s'en viendra, gracieuse.

O bons frères Mineurs, dira-t-elle, venez! Soyez entre mes bras comme des nouveau-nés: J'ai la clef des jardins de la joie infinie...

Comme j'ai regret vraiment d'écouter et de massacrer un tel poème à la fois si naïf et si vivant! Et comme j'aimerais aussi à glaner encore, dans d'autres pages, — lorsqu'il s'adresse par exemple aux beaux adolescents qui sont ses disciples, — les harmonieux vers nobles, paisibles, « mystique, virgilliens, dont la forme parfaite fait songer aux pures musiques des admirables Stances, plus paisannes d'inspirations, dans lesquelles cet autre symboliste, Jean Moréas, acheva l'évolution de sa trouble carrière poétique.

Mais les jours ont continué de passer. Et maintenant, la chanson du poète, dans le recueil De l'une à l'autre Aurore — qui fut pour l'Académie française la bonne occasion de couronner son oeuvre entière — est devenue, malgré le reconfort de la foi, moins seréne, plus assombrie par les horreurs de la guerre et par l'angoisse de ces temps nouveaux, où l'on ne sait trop ce qui s'élabore pour le monde: une résurrection ou une fin...

Son âme est maintenant semblable à cette femme symbolique qu'il évoque en l'un

de ses poèmes, rêveuse, peureuse, et tant sur le mystère de nos destins:

Dame aux tristes pensées, qui marchez, [et] En ce parc ancien, dans le déclin du jour, Vous n'avez pas sur vous les vieux ans d' [l'âge] O songeuse, et pourtant, que votre front [l'âge]

Et bien souvent aussi, c'est maintenant pour le poète, grave et las, la mélancolie crépusculaire de ses jours:

Ah! comme ils ont passé! La vie humaine [l'âge] De successives morts.

Chaque jour, sur ma route, un de mes [l'âge] Adieu les beaux espoirs et les rêves [l'âge]

L'homme est fragilité. J'ai déjà dans la [l'âge] Couché tous mes parents.

O mon Dieu, soutenez mon être misérable! Il me faut votre ferme et paternel secours. Puisque je reste seul, et que le poids m'accable Des travaux et des jours.

Comme ces accents sont simplement, mais et en dehors des conventions et [l'âge] écoliers!

En vérité, les trois livres de Le Cardonnell, si l'on supplie à ce qu'il en a sans doute retranché et si l'on sait écouter sa confiance discrète, c'est tout sa vie: jeunesse, inquiétude, ascension vers un idéal, désespérance, tout le destin d'une âme simple, pure et haute, qu'emporte, comme autres, l'irréparable fuite des jours... L'oeuvre de cette âme, tout au moins, sur vra, puisque le poète a su se réfriger pour nous dire son trouble ou sa foi, sa peine ou sa joie, dans l'abri de gloire, sur lequel ne bent ni la foudre ni la mort dans

Le bois des lauriers noirs, profond sou [l'âge]

Laurent CARNIERE

(Havre-Eclair)

Le Crédit Anglo-Français (Limité), qui est en valeurs de tout repos (obligations d'Etats, de Provinces, d'Institutions religieuses), vous conseillera d'autant mieux de vos intérêts. A Montréal, immeuble Aldred, Place d'Armes; tél.: HA. 7289. A Québec, 56, rue St-Pierre; tél.: 2-6428. A Saint-Hyacinthe, tél.: 2-6428.

Pansement provisoire

La mention élogieuse que M. Mussolini faite de M. de Broqueville montre assez le premier ministre belge avait été, si je puis dire, empaumé par le Duce. Celui-ci a, le désarmement, un plan qui vaut mieux que le plan anglais mais qui part de ce principe qu'on légalise ce qu'on ne sait pas empêcher l'Allemagne à recouvrer librement sa puissance militaire. L'égalité de droits lui a été reconnue. Il ne reste qu'à tirer les conséquences de cette liberté et de cette égalité. Quels que soient les signes que donne Mussolini de son désir de s'entendre avec France, au loin, « une onde, peut-être faite avec les larmes d'autrefois? »

Délicatesse, pureté, rêverie, méditation, amour du silence, tout cela était-il une vocation? Une crise sentimentale, un deuil peut-être — mais, le premier choix des poèmes de Le Cardonnell, publié postérieurement à son entrée dans les ordres, a dû sacrifier beaucoup de ses joies et de ses larmes — achèvement de mener le poète, après bien des heures de trouble, jusqu'à la vie religieuse, où, dans la paix enfin trouvée, revenant chanter ses inspirations d'autrefois, en quelque sorte spiritualisées:

O Lune, maintenant baptisée et chrétienne...

Le symbolisme du poète est maintenant devenu tout naturellement mystique.

Bénédictin peut-être, prêtre à coup sûr, je ne sais de la suite de sa vie, que ce qu'en laissent deviner ses Carmina Sacra. Il a dû passer de longs jours en Italie, il s'y est enchaîné de beauté, de douceur rayonnante, de visions d'art et de foi, dans la lumière de Florence, cité des Princes et des Sages; il s'est mêlé, avec ravissement, « aux clartés, aux cyprès, aux roses de Fiesole », il a revé longuement sous les cieux ensoleillés d'Ombrie, où l'image de François d'Assise l'inspira aussi suavement qu'elle l'avait fait pour Giotto...

Connaissez-vous, son Saint François à la Cigale? Le « fou divin » erre, à midi, dans la campagne immobile, brûlante, où, seule, crie une cigale:

O toi, dit-il, ô toi, stridente dès l'aurore, Harmonieuse enfant, créature sonore, Musicienne d'or, que je nomme ma sœur, O cigale, au vigueur allègre, qui l'égale — Vibrante, crépitante, exultante cigale...

Pauvrette, comme toi, nous allons, l'âme en [feu]...

Ainsi, nous connaissons la vie harmonieuse Jusqu'à l'heure où la Mort s'en viendra, gracieuse.

O bons frères Mineurs, dira-t-elle, venez! Soyez entre mes bras comme des nouveau-nés: J'ai la clef des jardins de la joie infinie...

Comme j'ai regret vraiment d'écouter et de massacrer un tel poème à la fois si naïf et si vivant! Et comme j'aimerais aussi à glaner encore, dans d'autres pages, — lorsqu'il s'adresse par exemple aux beaux adolescents qui sont ses disciples, — les harmonieux vers nobles, paisibles, « mystique, virgilliens, dont la forme parfaite fait songer aux pures musiques des admirables Stances, plus paisannes d'inspirations, dans lesquelles cet autre symboliste, Jean Moréas, acheva l'évolution de sa trouble carrière poétique.

Mais les jours ont continué de passer. Et maintenant, la chanson du poète, dans le recueil De l'une à l'autre Aurore — qui fut pour l'Académie française la bonne occasion de couronner son oeuvre entière — est devenue, malgré le reconfort de la foi, moins seréne, plus assombrie par les horreurs de la guerre et par l'angoisse de ces temps nouveaux, où l'on ne sait trop ce qui s'élabore pour le monde: une résurrection ou une fin...

Son âme est maintenant semblable à cette femme symbolique qu'il évoque en l'un